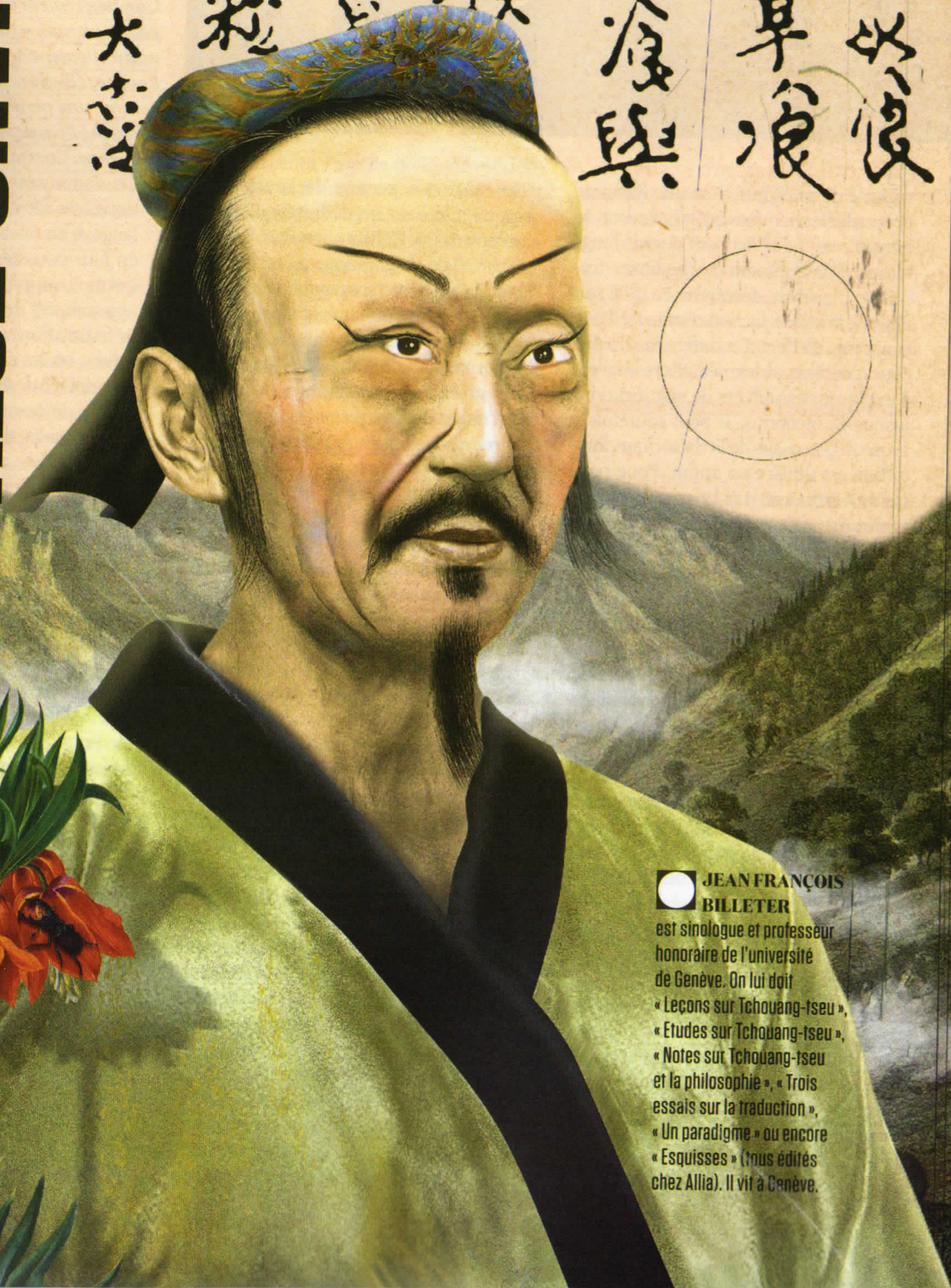


TCHOUANG-TSEU

侯見相商以復
 之云曰母日早浪
 教莫子晚復與
 莫子何如候
 與汝汝前
 子晚浪三粒
 克期公之乃大



JEAN FRANÇOIS BILLETTER
 est sinologue et professeur
 honoraire de l'université
 de Genève. On lui doit
 « Leçons sur Tchouang-tseu »,
 « Etudes sur Tchouang-tseu »,
 « Notes sur Tchouang-tseu
 et la philosophie », « Trois
 essais sur la traduction »,
 « Un paradigme » ou encore
 « Esquisses » (nous édites
 chez Allia). Il vit à Genève.

UN GÉANT VENU DE CHINE



ENTRETIEN AVEC
JEAN FRANÇOIS BILLETTER

Propos recueillis par
 DAVID CAVIGLIOLI



Qui était Tchouang-tseu ?

Il y a quelqu'un qui a existé, qui s'appelait Tchouang-tseu et qui est mort vers 280 avant

notre ère. Mais à part ça on ne sait quasiment rien. Il apparaît comme un personnage dans certains des dialogues du livre qu'on appelle le « Tchouang-tseu ». Il est probable que ces dialogues-là ne sont pas de lui. Il y a une question importante : le livre est-il homogène ou non ? J'appartiens à une école qui accepte l'hétérogénéité du texte. On ne doit pas le traiter comme un ouvrage, mais comme un assemblage de textes d'origines et d'époques diverses. Reste qu'il a eu une influence énorme sur la culture chinoise. Encore aujourd'hui, beaucoup de dictons remontent au « Tchouang-tseu ». « Regarder le ciel du fond d'un puits », par exemple, qui veut dire ne voir qu'une toute petite partie de quelque chose. C'est un peu un équivalent de la Bible.

Quel sort doit-on faire à l'image qu'on a de lui, en sage taoïste nomade, vivant comme un humble, errant dans la Chine en guerre ?

Vous abordez une question capitale. L'idée traditionnelle qu'on se fait du personnage est un obstacle à la compré-

hension des textes. En Chine ou à Taïwan, l'interprétation traditionnelle perdure. Par exemple, les Chinois admettent volontiers que l'ouvrage est hétérogène, mais une fois que c'est dit, ils reprennent leurs discours sur Tchouang-tseu en général.

Quel rapport le « Tchouang-tseu » a-t-il avec le taoïsme ?

Parler de taoïsme à cette époque-là est un non-sens. Le terme n'existe pas. Le mot *tao* existe, bien sûr, parce qu'il fait partie du lexique chinois commun. Il signifie « voie », ou « chemin ». L'idée qu'il existe une école taoïste à l'époque de Tchouang-tseu est une invention des bibliothécaires impériaux. Les destructions terrifiantes qui ont eu lieu avant l'Empire ont entraîné la perte d'énormément de textes. Une des tâches que le pouvoir impérial s'est données, c'est de sauver ce qui pouvait l'être. Les savants ont recueilli, et classé. Ils ont distingué dix écoles. Il leur est resté quelques textes inclassables. Ils ont inventé la catégorie du taoïsme. Ils y ont mis le « Tchouang-tseu » et le « Lao-tseu », qui n'ont rien à voir entre eux. Un certain « taoïsme » est apparu bien plus tard, principalement chez les lettrés qui avaient échoué dans leur carrière et qui s'étaient retirés du service impérial. Ils

Tchouang-tseu, penseur du IV^e siècle avant notre ère, célèbre pour ses dialogues mystiques ou anarchistes, a eu une influence considérable sur la culture chinoise – au prix de certaines méprises. Le sinologue Jean François Billetter dévoile le vrai visage de cette pensée inclassable

tentaient de se faire une raison dans l'isolement. Ils se construisaient un univers apolitique qui était aussi une justification de leur conduite passée. Il y a eu d'autres taoïsmes par la suite.

On associe souvent la pensée de Tchouang-tseu à l'idée de « non-agir ».

L'expression *wuwei*, qu'on traduit par « non-agir », ne figure pourtant nulle part dans le « Tchouang-tseu ». La notion vient de Lao-tseu. Par ailleurs c'est une erreur extrêmement commune que de traduire *wuwei* par « non-agir ». *Wuwei* signifie « ne pas agir intentionnellement », autrement dit « agir sans forcer ». Contrairement à ce qu'on pense, la pensée de Tchouang-tseu est pleine d'action. Il y a ce chapitre célèbre sur un boucher qui excelle dans le dépeçage d'un animal. Selon Tchouang-tseu, l'artisan ayant acquis la maîtrise peut en remontrer au prince. L'idée centrale, c'est que la connaissance vient de l'action. Tchouang-tseu distingue deux types d'actions : l'action spontanée, « le céleste » ; et l'action calculée, « l'humain ». Pour lui, l'action spontanée a une valeur nettement supérieure. Elle s'accomplit par nécessité, en accord avec le corps et la nature. L'action calculée, elle, est sujette à l'erreur. L'homme se trompe dans ses calculs et fabrique son

propre malheur. D'où un certain pessimisme de Tchouang-tseu vis-à-vis de la pensée, qui est le premier des calculs. Cette distinction fondamentale est plus subtile qu'il n'y paraît, comme en témoigne l'apprentissage du boucher : par l'entraînement, on passe justement du geste calculé au geste spontané. Le spontané n'est pas seulement donné par la nature. Il est acquis. Le geste maîtrisé, c'est « le céleste dans l'humain ».

Au-delà de l'hétérogénéité du livre, quel est le conflit qui vous oppose aux philosophes chinois?

Il n'y a pas un seul conflit, puisque justement on n'a pas affaire à une matière unifiée. Je ne peux que prendre un exemple. Le chapitre 2 du « Tchouang-tseu », certainement tardif, peut-être même écrit après le début de l'Empire – l'Empire commençant en 220 avant notre ère, soit soixante ans après la mort de Tchouang-tseu –, est une philosophie du langage. Le texte montre une conscience aiguë de ce que notre perception des choses est conditionnée par notre langage. De ce fait, des problèmes se posent lorsque différents usages du langage créent des conflits sur la nature de la réalité – conflits qu'on ne résoudra qu'en s'interrogeant sur la fonction du langage. Or cet aspect a été totalement oublié dans les commentaires, jusqu'à aujourd'hui. Cette incompréhension n'est pas anecdotique. Elle révèle que la pensée qui s'est développée sous l'Empire a été une régression. La lucidité de ce texte a disparu de l'histoire de la pensée chinoise.

A quoi cette disparition est-elle due?

Ce qu'on appelle la civilisation chinoise traditionnelle est, au fond, une création de l'Empire. L'Antiquité préimpériale – dont la période des fameux « Royaumes combattants » – avait été un temps de violence inouïe, de destructions continues. L'Empire a créé un ordre, et la dynastie des Han a eu pour première préoccupation de rendre cet ordre durable. Pour cela, ils ont non seulement créé une administration, mais aussi instrumentalisé toute la culture afin qu'elle serve à la conservation du nouvel ordre. Ce nouvel ordre a exclu certaines possibilités du domaine de la pensée – par exemple cette réflexion subversive sur le langage. Le chapitre a continué à être commenté par les savants. Mais, sur le fond, on a cessé de le comprendre.

TCHOUANG-TSEU

Auteur chinois né vers 369 av. J.-C., et mort vers 280 av. J.-C. Il a vécu dans la Chine préimpériale, à l'époque des Royaumes combattants en proie aux guerres incessantes. Il est l'auteur de quelques textes, rassemblés dans un livre nommé d'après lui : le « Tchouang-tseu ». L'ouvrage en partie apocryphe a été édité plusieurs siècles plus tard, sous la dynastie des Han. Il comporte trente-trois chapitres – dialogues et fables métaphoriques, ainsi que quelques petites œuvres littéraires achevées tenues pour les premiers romans de langue chinoise. La pensée du « Tchouang-tseu » varie grandement d'un texte à l'autre, mais elle est célèbre pour son scepticisme antiphilosophique, son indifférence à l'idée politique, son relativisme moral, son opposition à la rationalité.

Le « Tchouang-tseu » a donc été écrit dans une Chine en guerre. Quel rapport l'ouvrage entretient-il avec la violence de son temps?

Elle en forme l'arrière-plan. Elle n'est pas décrite, mais elle est présente. Dans le dialogue du chapitre 3, probablement écrit par Tchouang-tseu lui-même, Confucius dialogue avec un disciple. Le disciple dit : « *Je pars en voyage, je me rends dans un Etat où un dictateur massacre sa population, pour le pousser à arrêter ses exactions.* » Confucius, au départ, lui répond : « *Surtout pas, ça ne sert à rien.* » Se noue un dialogue au fil duquel Confucius dit : « *Puisque je ne peux te détourner de ta funeste entreprise, voyons dans quelles conditions tu pourrais tout de même accomplir quelque chose de positif.* » Ce qui intéresse Tchouang-tseu ici, c'est de savoir ce qui anime les gens de pouvoir, en particulier ceux qui abusent de leur pouvoir. Il se demande si on ne pourrait pas, au fond, les arrêter en désamorçant le ressort

intime de leur soif de pouvoir. C'est un thème important, qui se trouve dans plusieurs dialogues.

Comment Confucius apparaît-il dans le texte?

Je pense que Tchouang-tseu a eu une éducation confucianiste, et que c'est à partir de cette pensée, très centrée sur l'importance des rites, qu'il a trouvé sa voie. Le personnage de Confucius est présent dans les dialogues, et traité de façon admirative, quoique avec une pointe d'ironie. La plupart des gens pensent que le taoïsme et le confucianisme sont opposés, et qu'il est donc impossible que Tchouang-tseu traite Confucius avec respect. D'où l'idée reçue d'un Tchouang-tseu hostile à Confucius. Le livre est en revanche cruel avec les confucianistes, ces disciples de basse époque qui sévissaient à la période où a vécu Tchouang-tseu, un bon siècle après Confucius.

Votre approche philosophique du texte passe par la traduction.

On ne peut vraiment connaître ce texte qu'en le traduisant. C'est un travail indispensable, et j'ajoute : extrêmement compliqué. Le saut est tel qu'on ne peut pas simplement passer d'une langue à l'autre. Il faut transiter par le contenu, par la pensée, voire par son expérience personnelle, pour essayer ensuite de redire en français ce qu'on a saisi. J'ajoute une chose : l'objectif d'une traduction, c'est de rendre un texte éloquent. Par conséquent, tout le travail d'étude ne devrait avoir comme utilité que de permettre, à la fin des fins, une bonne traduction. Or cette conception ne va pas de soi, en particulier dans l'université française, où la traduction est considérée comme une tâche ingrate et ancillaire. Ce qui est important, c'est le discours qu'on tient sur la chose traduite. Et ça, ça vient de très loin. Probablement de l'influence des jésuites, pour lesquels le discours théologique brillant est plus essentiel que le mot de la Bible.

Considérez-vous Tchouang-tseu comme un philosophe?

« Philosophe » est un terme grec, qui a eu beaucoup d'acceptions au fil des siècles. Aujourd'hui, c'est entre autres choses devenu le nom d'une spécialité académique. Mais ce n'est pas une marque déposée. Lorsque les Chinois, à la fin du XIX^e siècle, ont commencé à

être informés des traditions intellectuelles occidentales, ils ont vu que nous parlions beaucoup de philosophie, et que nous lui attachions beaucoup d'importance. Ils ont regardé dans leur tradition, et ils se sont demandé : « Est-ce qu'on a ça, ou pas ? » Comme la Chine voulait s'affirmer, les savants ont écrit des histoires de la philosophie chinoise, dans l'idée de créer un pendant à la philosophie occidentale. Ils ont dû inventer jusqu'au terme, puisque le mot chinois pour « philosophie » est un néologisme. Tout ça est très problématique. On parle de philosophie par commodité, mais gardons l'esprit clair, et méfions-nous des rapprochements trop faciles.

Vous défendez l'idée, controversée, que le « Tchouang-tseu » était, partiellement, un livre d'hypnose.

J'ai effectivement fait la découverte que certains des dialogues du « Tchouang-tseu » correspondent exactement aux échanges verbaux que l'on a en hypnothérapie. J'ai expérimenté

l'hypnose, et la parenté est absolument frappante. Au point que je me demande si, dans le « Tchouang-tseu », il n'y a pas des dialogues écrits à des fins thérapeutiques. Je ne suis pas catégorique, mais c'est une conviction forte, que je peux défendre. J'ai posé cette question à beaucoup de collègues, y compris en Chine, et l'idée d'un Tchouang-tseu thérapeute ne leur était jamais venue. Pour eux, c'est de la philosophie, un point c'est tout. Encore que les dialogues en question, ils n'arrivent pas à les interpréter, alors ils les laissent de côté. Si je vois juste, et si ces dialogues remontent à Tchouang-tseu lui-même, cela voudrait dire qu'il pourrait avoir été une sorte de médecin.

En Grèce antique, de nombreuses écoles considéraient la philosophie comme une « thérapie de l'âme ».

Bien sûr. De toute manière, l'hypnose ne se limite pas à son actuelle utilisation médicale. Elle est un phénomène naturel et universel, qu'on doit aussi envisager

sous l'angle philosophique, comme moyen de comprendre le sujet humain. François Roustang était certain que Socrate pratiquait l'hypnose, ou quelque chose d'approchant – le mot « hypnose » embrouille les choses plus qu'il ne les clarifie. Il y a un parallèle intéressant à faire entre Socrate et Tchouang-tseu. Socrate, au fond, essayait de déstabiliser les jeunes Athéniens auxquels il parlait – souvent des aristocrates, trop sûrs d'eux, comme le sont les normaliens aujourd'hui. Pour qu'ils s'améliorent, il fallait les perturber, leur faire quitter le domaine du langage et de l'intelligence, et les encourager à chercher la vérité plus profondément. Ensuite, le geste déstabilisateur de Socrate a été rétabli, notamment par Platon, qui a recréé un monde stable en formalisant les dialogues. Mais d'abord, il y a un ébranlement, qui est la source de tout. Vous me demandez qui est Tchouang-tseu. Je dirais que, comme Socrate, il a été un déstabilisateur. □

